Document généré le 1 juin 2025 18:12

Les écrits

IES ÉCRITS

Tâter la nuit

Hélène Laforest

Numéro 155, été 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91884ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)
2371-3445 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laforest, H. (2019). Tâter la nuit. *Les écrits*, (155), 35–38.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

TÂTER LA NUIT

À hauteur de lucarne, d'oiseau perché, j'observe la nuit à peine étoilée. Je devrais dormir, mais des pensées entremêlées m'ont tiré du lit. Je suis censé me réveiller dans deux heures, partir au travail. Il y a ce projet de design que je dois approuver, un projet de bureaux sur plusieurs étages qui me fait douter, un problème sur lequel je n'arrive pas à mettre le doigt, trop de répétitions, peut-être, trop peu de fantaisie, pourquoi est-ce que je fais ce travail, et Carole qui ne me rappelle pas, le balai que je ne dois pas oublier de passer parce que Gabriel viendra souper, sera-t-il vraiment là, il n'a pas confirmé qu'il venait, j'aurais dû l'appeler hier pour m'en assurer, je pourrais lui écrire, il est sûrement trop tard, peut-être a-t-il prévu autre chose déjà.

Des préoccupations ordinaires dans une vie ordinaire. Une ennuyante réalité qui m'empêche de m'abandonner au rêve.

Dehors, dans la tranquille noirceur, il n'y a rien de tout cela, la vie passe lentement, passe tout droit, n'attend personne. Je repère un chat sur un balcon, je le regarde grimper, suis son parcours le long d'un toit derrière lequel il finit par disparaître. Ma prison mentale ne m'accorde pas de telles promenades, une telle insouciance. J'aimerais, comme ce chat, m'élever au-dessus de tout, poser sur le toit du monde des pas légers et élégants.

Je ne dormirai plus, il est trop tard pour retrouver le sommeil, trop tôt cependant pour manger, trop tôt pour tout, sauf pour tâter la nuit. J'enfile mes pantoufles et vais rôder dans l'appartement, dont je fais vite le tour. J'allume les lampes comme si la journée pouvait commencer avant l'arrivée du soleil, comme si cette journée pouvait se dérouler comme n'importe quelle autre. La fausse lumière du faux jour éclaire le plancher de bois du salon, lui donnant une teinte plus triste qu'à l'habitude. Je me plais à suivre la linéarité des planches, m'imaginant marcher sur une corde raide, les bras de chaque côté du corps, les yeux fermés pour me donner un défi supplémentaire.

Je me sens basculer, je veux dire mon esprit, pas mon corps, peut-être la pièce, l'univers, mais pas mon corps, je suis certain que lui n'a pas bougé, que c'est tout le reste qui s'est renversé. J'ouvre les yeux et retrouve la linéarité du plancher qui a changé de couleur, la lumière a peut-être vacillé, je tourne la tête, pas de lampe, ce n'est plus mon salon, mais il a les mêmes dimensions, les mêmes fenêtres, non, ce n'est pas mon salon. Sur un divan, pas le mien, un autre divan, dans le salon qui est le mien sans l'être, une femme allongée, un peu redressée tout de même, de plus en plus redressée, elle tend l'oreille, les yeux, elle allume son téléphone, le dirige vers moi, dirige cette lumière dans la pièce pour mieux voir, me regarde, ne semble pas me voir, ses yeux scrutent, cherchent, auscultent la nuit.

Je ne sais pas ce que je fais là. Je me demande si ce n'est pas malgré tout mon salon puisque je ne suis pas sorti, puisqu'il ressemble à mon salon, je suis sur le point de demander à cette femme ce qu'elle fait chez moi ; reste ce sentiment, ce malaise, l'impression de ne pas être chez moi. Il y a que je ne sais plus où je suis, d'ailleurs, comment je suis arrivé ici, comment j'ai quitté mon salon. Je voudrais qu'elle m'aide ; elle a l'air d'être perdue elle-même.

Malgré tout je me lance, je demande *pouvez-vous m'aider ? Je ne sais pas où je suis,* elle se tourne vers moi, ouvre de grands yeux terrifiés qui ne me voient pas, s'élance vers une autre pièce, revient cramponnée au bras d'une autre femme pas tout à fait réveillée, elle lui dit *écoute, écoute* ! *Bonjour*, je dis, incapable de dire autre chose, incertain, comme toujours, de ce que je dois dire. Les femmes s'affolent, téléphonent à la police : *Il y a quelqu'un chez nous, au 1790 rue des Oliviers, appartement 304, venez vite.*

C'est mon adresse, excepté que je suis au 204.

Soulagé, comprenant tout, même si ça n'explique pas comment j'ai fait un déplacement vertical, je claque des doigts. Tout bascule, le décor se dérobe, devient autre chose, je ne suis toujours pas chez moi, peut-être plus haut, dans une autre réplique de mon salon, avec une luminosité différente ; je marche jusqu'au rideau que j'écarte, la nuit est opaque, il me semble, oui, que je suis encore plus haut : heureusement, je ne me retrouverai pas sous terre à pourrir dans mon immobilité ou à danser sur des braises avec les damnés.

Un homme passe dans le couloir menant de la chambre à la cuisine, presque nu, un verre à la main. Je croyais être le seul à ne pas dormir, c'est l'effet de la solitude, je découvre qu'il y a une vie nocturne, invisible, que personne ne remarque, à laquelle nul ne s'attarde, un peuple d'insomniaques, de travailleurs de la nuit, de mélancoliques, d'anxieux. L'homme revient, il a enfilé un pantalon, il s'arrête à deux pas de moi sans me voir. Il a des larmes plein la figure, plein la poitrine, il est une barbe-cascade-toison qui ne cesse de ruisseler, il a les épaules crispées, pesantes. Il ouvre la fenêtre, une fenêtre immense, avale l'obscurité et le silence, s'en gonfle les poumons comme s'il cherchait à les faire éclater. Il avance vers la nuit grande ouverte, prêt à se lancer. Non. Il recule. Dit *demain peut-être*. Il tremble, devient sanglot, je voudrais le retenir, le prendre et ne le lâcher que lorsqu'il ira mieux, il ressemble à un ami que j'aimerais avoir, c'est plus fort que moi, je l'enlace ; sans me voir, il sent le contact de mon corps, sursaute, prend peur, balaye l'espace du bout de son bras, laisse entendre sa grosse voix qui devrait m'effrayer alors que c'est lui qui blêmit, tremble et s'affole.

Je m'éloigne, ma main trouve une lampe que j'allume, me verra-t-il ? Non, toujours pas. Il a encore plus peur et, moi, je le laisse tranquille, je marche vers la porte d'entrée ou de sortie, rejoins le corridor éclairé, 404, 405, 406, 407, 408, des portes toutes pareilles, blanches, droites, austères. Je n'ai jamais monté jusqu'à cet étage, il n'y avait pas de raison. Ce tapis, ce long tapis qui court le long du couloir, c'est le même d'étage en étage, et je suis le motif de zigzag et tout bascule encore, une déflagration dans mon corps, comme lorsque l'ascenseur s'arrête brusquement après avoir gravi une vingtaine d'étages en quelques secondes, pourtant le voyage n'a pas été si long, devant moi des portes toutes pareilles, blanches, droites, austères, 508, 507, 506, 505, 504, 503…

Je ne sais pas combien d'étages comporte l'immeuble, je ne le connais pas par cœur, je me range chaque jour dans mon appartement, dans mon compartiment, sans me poser de questions ni explorer les autres étages, composés d'espaces et de vies qui ne me concernent pas ; il me semble qu'il n'y a pas plus de cinq étages, sauf que je ne sais plus si ce que je vois appartient au monde que je connais. Je n'ai jamais rencontré mes voisins, je m'assure de ne jamais croiser personne : je crains les gens, comme les cafards, la lumière.

Une porte grise au bout du couloir, un panneau EXIT au-dessus comme une couronne, la reine des portes, pas très jolie ni royale, mais on ne doit pas juger les portes d'après leur apparence, on doit les aimer parce qu'elles permettent aux murs de s'ouvrir sur autre chose, parce qu'elles nous mènent ailleurs, nous désemprisonnent. J'aime cette indication rouge qu'elle porte, qu'on ne peut manquer. Je l'aime parce que je me perds toujours, je l'aime comme un guide, comme une mère qui me prendrait la main et qui ne me lâcherait pas, qui saurait qu'apprendre à marcher ne suffit pas pour savoir où poser les pieds. Même si mon métier m'amène à concevoir des espaces, je ne parviens pas à apprivoiser le monde, à m'y faire un chemin, une place, je me contente d'y errer, de le tâtonner. Il manque d'indications, même s'il y a toutes sortes de règles à suivre : le Code de la route, le Code civil, le Code pénal, la grammaire, la bienséance. J'aimerais faire du design de sentiers, que la vie devienne un sentier sinueux et fascinant sur lequel s'égarer serait agréable, pas une route où l'on use ses chaussures et ses roues tellement on la parcourt, pas une route tellement empruntée qu'on ne la voit plus, devenue invisible.

La tête alourdie par ces pensées d'enclume, j'ouvre la porte EXIT, qui mène à un escalier, à des centaines de marches, et je décide de monter, m'élevant jusqu'au toit plat que je découvre en ouvrant une seconde porte

reine. La nuit alors m'avale et me libère, me voilà plus haut que les chats, plus haut que toute hiérarchie, en dehors de celle-ci, à un étage qui n'existe pas, sans numéro, sans utilité sinon celle de protéger ce qui vit en dessous. Je trouve là, presque intouché, un infini. Seul le sol me retient, il n'y a qu'un pas à faire et je ne le ferai pas. Je m'approprie ce plancher sans murs, cette pièce sans plafond et sans limites, je ferme les yeux, accueille le vertige. Tout bascule.

Ma tête enfin s'allège. Je n'irai pas travailler, n'approuverai pas le projet de bureaux, Carole me rappellera peut-être, mais je ne serai pas là pour répondre, Gabriel viendra, ou non, il n'y aura personne pour lui ouvrir la porte.

Je n'ai plus de corps. Je n'ai plus à savoir ce que je suis. Je me sens me dissoudre, me disperser comme du brouillard, un fantôme vivant, parfaitement vivant.

Doucement, je me redépose sur le monde, invisible neige fondante, et je m'infiltre partout et nulle part, m'évapore et ruisselle au même rythme qu'avant, quand j'inspirais et expirais.